





David GUIDAT

**LE MEURTRE  
ETAIT ECRIT**



Ce livre a été publié sur BOOKELIS

Crédit photo : TOWANI

ISBN : 978-2-9559031-7-9

© David Guidat

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



À mes fils, Maxime et Maël. À ma femme, Aurélie





« La presse a un pouvoir de l'image si puissant qu'elle peut faire passer un criminel pour une victime et montrer la victime comme un criminel. »

Malcom X - 13 décembre 1964

\*\*\*

« Le crime se reflète toujours sur les esprits des témoins et des proches. Il faut les considérer comme des miroirs ; le meurtrier se cache dans un des angles morts. »

Jean-Christophe Grangé / Les Rivières pourpres



## Prologue

Les réseaux sociaux regorgent d'articles, de ragots et de mensonges politiques et familiaux, prévoient un monde à double tranchant pour ceux qui recherchent le pouvoir. À l'ère du XXI<sup>e</sup> siècle, nous sommes toujours connectés à nos smartphones et tablettes, nous donnant un accès immédiat à l'actualité. Nous sommes témoins de tout, de l'heure à laquelle untel achète du pain aux détails de la photo ratée du chili con carne postée par son épouse. Nous sommes emportés dans les problèmes de chacun, nous suivons les scandales judiciaires de personnalités publiques et nous voyons même les enfants grandir à distance.

En politique, nous observons ces notables qui nous prodiguent des conseils et dictent leurs lois à coup de 49.3<sup>1</sup>, mais qui sont incapables de les appliquer eux-mêmes. Nous lisons leurs mensonges sur les murs virtuels, où les hashtags rendent les derniers divers facilement accessibles. Nous n'aurions jamais pensé

---

<sup>1</sup> L'article 49, alinéa 3, de la constitution française prévoit que « le premier ministre peut, après délibération du conseil des ministres, engager la responsabilité du gouvernement devant l'assemblée nationale sur le vote d'un projet de loi de finances ou de financement de la sécurité sociale.

que les réseaux sociaux nous apporteraient à un tel niveau de voyeurisme.

Nous possédons toutes et tous un smartphone, une tablette et un ordinateur. Nous chérissons ces objets, même plus que notre nourriture ou parfois le bien-être de nos enfants. Mais imaginez si vous tombez sur une vidéo de meurtre d'une personnalité importante, filmée par le meurtrier à l'aide d'une caméra fixée sur sa poitrine. Le sadisme et le voyeurisme prennent le dessus alors que la vidéo est visionnée des milliers de fois à travers le monde en seulement quelques minutes.

Cette histoire suit le lieutenant de police aux affaires criminelles, Alexander Grayson, âgé de trente-sept ans. Mais son âge et le fait qu'il soit marié et aime le bourbon sont des détails sans importance pour cette enquête. Et si vous le suivez sur les réseaux sociaux, vous en savez peut-être déjà plus sur lui que vous ne le pensez.

# Chapitre 1

La ville de New York, ainsi surnommée la Grosse Pomme par ses habitants, offrait une expérience humaine unique. Vivre au cœur de ce symbole des États-Unis, à l'embouchure de l'Hudson River, et s'imprégner de la culture au Guggenheim Muséum, traverser les quartiers d'affaires du Financial District au sud de Manhattan, remonter la Cinquième Avenue dans l'Upper East Side et courir à côté des joggeurs dans les 341 hectares de Central Park West, pour enfin s'arrêter à Liberty Island, au pied de la statue de la Liberté. Du sommet, la vue plongeait sur un lieu mythique des affaires : les Twin Towers... aujourd'hui, la blessure des États-Unis qui peinait à cicatriser. Seule la One World Trade Center avait été érigée pour jaillir du sol, vainquant un grand vide depuis les attaques terroristes du 11 septembre 2001.

Dans le quartier de Bushwick, Brooklyn, une ruelle sombre serpentait entre des entrepôts désaffectés. Un silence oppressant était brisé par le bruit soudain d'une poubelle qui tombait au sol et les miaulements de chats en plein combat qui résonnaient pendant de longues minutes. Une camionnette noire avançait lentement et se garait devant un entrepôt. Deux

hommes en sortaient, dévoilant leurs pistolets attachés à leur ceinture, et avançaient vers l'entrée.

Des caisses entouraient les deux hommes qui étaient accueillis par deux autres individus armés de pistolets mitrailleurs. Un troisième homme sortait de la voiture, Dimitri Alfonso, un baron du cartel de la drogue à New York. Malgré sa corpulence, il dégageait un charisme naturel et était respecté par les dealers. Les hommes échangeaient des salutations rapides, conscients qu'ils étaient là pour conclure une affaire plutôt que pour discuter. Alfonso ouvrait une valise et montrait les sachets de cocaïne. Un des hommes en sortait un canif, perçait un sachet et goûtait la marchandise. Satisfait, il ouvrait une valise remplie de billets. Alfonso prenait une liaison pour la vérification et éclatait de rire. L'échange était conclu, et chacun retournait à son véhicule.

Soudain, une lumière aveuglante surgissait du ciel : c'était un hélicoptère de police qui intervenait. Les officiers sous couverture présentaient leur identité et ordonnaient à tout le monde de poser les armes à terre. Alfonso et ses hommes tentaient de s'enfuir, ignorant que la transaction était en réalité un piège. Les forces spéciales du SWAT encerclaient rapidement le quartier, et le lieutenant Alexander Grayson, l'un des officiers sous couverture, arrêtait Alfonso qui tentait de fuir avec l'argent. À bout de souffle, il se rendait et posait la valise au sol, esquissant un sourire malgré son arrestation. Alexander procéda à l'arrestation de Dimitri Alfonso en supplémentant ses droits et en le menottant. Mais lorsque Alfonso lui fit une remarque ironique, Alexander lui répondit avec un commentaire sarcastique sur ses talents comiques. Alfonso se tut et

se laissa emmener vers la voiture de police à proximité. Cependant, un bruit sourd retentit, et Alexander fut éclaboussé par le sang qui jaillit de la boîte crânienne d'Alfonso, touché par une balle. Le corps d'Alfonso tomba en arrière et Alexander tenta de le rattraper, mais il fut atteint par une balle à son tour et s'effondra. Il était gravement blessé, sa respiration était difficile à cause d'un poumon perforé et la balle était sortie au niveau de l'omoplate. Les autres officiers présents ouvrirent le feu sur le tireur, mais celui-ci réussit à s'enfuir.

\*\*\*

Après son accident, Alexander était resté dans le coma pendant plusieurs semaines. Il avait ensuite suivi une longue convalescence, ponctuée de médicaments et de séances de rééducation fonctionnelle. Julie, son épouse, lui avait rendu visite tous les jours après son travail. Elle travaillait comme comptable chez Pearson and Parrish, un cabinet spécialisé dans les expertises financières des grandes entreprises de Manhattan. Présente chaque jour aux côtés de son mari, Julie avait renforcé le soutien de son patron, David Parrish, un trentenaire au style baroudeur qui occupait le poste de vice-président du cabinet.

David, un sportif émérite passionné de course à pied et de boxe, s'était lié d'amitié avec Alexander et ils avaient commencé à courir ensemble régulièrement à Central Park West. Pour aider Alexander à reprendre des forces et à sortir du carcan hôpital-domicile, David l'avait inscrit dans son club de boxe.

Dans le gymnase du club, Julie était assise sur un banc, observant les sportifs s'entraînant sur le ring. Elle s'en approcha où Alexander et David s'entraînaient.

— Tu es un peu rouillé depuis quelque temps, taquina Alexander.

— Tu es en train de dépasser le maître, dis donc, répondit David, tenté de déconcentrer Alexander en feignant des coups.

Cependant, Alexander le surprit en usant d'un subterfuge pour le frapper à l'estomac et au visage. David, surpris, perdit l'équilibre et chuta contre les cordes du ring. Julie regarda la scène, amusée.

Fatigué, David reconnut sa défaite et mit fin à l'entraînement. Alexander, gagné par l'euphorie de la victoire, leva les bras en l'air en sautillant, sous le regard attendri de Julie.

— Je m'incline haut la main, Alex, admit David. Mais j'espère avoir ma revanche.

— T'inquiète ! Tu l'auras, répondit Alexander en ricanant.

Julie s'interposa entre les deux hommes.

— Allez, les Rocky en herbe, on se calme ! Pour l'instant, toi, mon chéri, tu y vas doucement. Tu viens à peine de reprendre le travail, il faut te ménager. Et toi, David, je ne te vois pas te présenter à nos clients avec des bleus sur le visage.

Julie fut étreinte par les deux hommes.

— Mais vous sentez la transpiration ! cria-t-elle, écoeurée par leur odeur fétide.

Après avoir embrassé son épouse, Alexander partit rapidement prendre une douche. David s'apprêtait à le suivre, mais Julie le retint par le bras.

— Attends, dit-elle, mélancolique.



— Oui ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna David.

— Je te suis reconnaissante d'avoir été présent pour Alexander. Tu as fait beaucoup pour lui et je ne pourrai jamais te remercier assez.

— J'ai également été présent pour toi, il me semble, remarqua David.

Le regard de Julie devint anxieux. Les mots de David prirent une signification qu'elle ne pouvait ignorer.

— On a peut-être commis une erreur, admit Julie. J'étais perdue, désespérée. Mon mari était en train de lutter contre la mort.

— Une erreur ? précisa David, surpris par la réaction de Julie. Pendant qu'Alexander était branché de tous les côtés dans cet hôpital, nous avons pris pas mal de libertés, entre le bureau, mon domicile et le vôtre. Alors, excuse-moi d'avoir commis ces erreurs avec toi.

David récupéra ses affaires et entra dans les vestiaires pour prendre une douche, irrité. Julie resta prostrée au milieu du gymnase, le regard vide. Elle ressassait les jours passés à l'hôpital aux côtés d'Alexander, mais également ceux passés avec David, au cabinet Pearson et Parrish ou dans leurs appartements respectifs. Elle ne pouvait pas avouer à son mari qu'elle l'avait trompé à plusieurs reprises pendant qu'il était dans le coma.



## Chapitre 2

La musique assourdissante, les lumières clignotantes, les cris aigus et les ballons flottant dans les airs donnaient l'impression d'être à un concert de rock. Cependant, ce n'était pas le cas, car nous étions présents au meeting politique de Douglas Barnes. Des hommes et des femmes de toutes les classes sociales avaient pris place dans cette salle, arborant des pins à leur tee-shirt et brandissant des banderoles avec les mots « Barnes 2016 ». Douglas Barnes, âgé de cinquante-six ans, était candidat à la primaire républicaine pour les élections présidentielles américaines. Ancien responsable financier d'une entreprise de Manhattan, il avait amassé une fortune grâce aux investissements boursiers avant de se lancer en politique et de briguer un mandat au Sénat<sup>2</sup>. Il était marié à Véronica Sanders et avait un fils de quinze ans, Aaron. En ce mois de mai, les primaires étaient à leur apogée, et Barnes avait déjà remporté plusieurs

---

<sup>2</sup> Le Sénat est la chambre haute du congrès des Etats Unis dont la chambre basse est la chambre des représentants. Le congrès est la branche législative du gouvernement fédéral. Le Sénat vote les lois fédérales. Pour que ces lois soient ratifiées, la constitution prévoit l'approbation des deux chambres.

primaires et caucus<sup>3</sup> dans différents États. Ce soir-là, il était dans l'État de New York pour tenter de vaincre son rival républicain, Irwin Mackensie.

Le public était en effervescence alors que le speaker montait sur l'estrade de la salle de meeting située au cœur de Manhattan. Il répétait inlassablement le nom de Barnes pour exciter la foule. Les gens jubilaient à l'écoute de ce nom, comme s'il s'agissait de celui d'un dieu. Finalement, le candidat lui-même surgit sur scène, accueilli par des cris encore plus forts et des applaudissements qui durèrent plusieurs minutes. Douglas Barnes savourait ces moments avec le public, démontrant une certaine jouissance à entendre toute cette clameur pour sa campagne, pour ce qu'il représentait.

Il était le candidat du renouveau, qui souhaitait changer la mentalité des Américains sur la manière de gouverner, réaliser des économies drastiques sur les couches sociales et moderniser les hôpitaux publics. Il voulait également permettre à tous les Américains de se protéger, comme prévu par la loi américaine. En tant que fervent défenseur de la National Rifle Association (NRA), Douglas Barnes croyait en la détention d'armes à feu pour tous les Américains, inscrit dans le deuxième amendement de la Constitution.

Vêtu d'un costume sombre et d'une cravate rayée, Douglas Barnes se préparait à s'adresser à la foule qui

---

<sup>3</sup> Le terme caucus désigne le rassemblement de militants politiques locaux d'un parti pour choisir les délégués qui désigneront le candidat à l'investiture de ce parti dans la course à la présidence lors de la convention fédérale de leur parti. Le système du caucus pour la désignation des délégués n'existe que dans une douzaine d'États des États Unis.

lui était fournie. Il aurait pu leur dire n'importe quoi, et ils auraient tous répondu "amen" à ses paroles. Dans les coulisses se trouvait son épouse, Véronica Barnes, une femme élégante aux cheveux blond platine coiffés comme une barbe à papa vendue sur la plage de Coney Island. Aaron, le fils du couple Barnes, était également présent dans la salle. Le jeune garçon se tenait voûté contre un mur, se demandant pourquoi il était là. Il espérait que son père ne le ferait pas monter sur scène. Pendant ce temps, Douglas Barnes prenait la parole d'une voix grandiloquente pour remporter la soirée en tant que candidat potentiel de la primaire.

Douglas Barnes se tourna vers la foule, ses bras levés vers le ciel, déterminé à conduire son équipe à la victoire des primaires.

— Mes amis, mes chers concitoyens, commença-t-il, ensemble nous allons construire notre avenir, faire de ce pays un endroit où il fait bon vivre, où chacun se sent en sécurité, où chacun peut protéger les siens. Nous ne ferons qu'un et c'est ensemble que nous siégerons dans le bureau ovale.

Le public exulta et Douglas voulut avancer sur la scène, mais il se ravisa et fit signe à sa femme et à son fils de le rejoindre. Véronica et Aaron se tinrent à ses côtés alors qu'ils firent une accolade surjouée et saluèrent la foule qui scandait leur nom. Après de longues minutes passées sous les projecteurs, les Barnes se dirigèrent vers les coulisses.

Véronica, exaspérée, lâcha la main de son mari et lui demanda s'il était satisfait du résultat. Douglas, fou de rage et gêné par le comportement inopportun de sa femme devant ses conseillers et agents du Capitole, lui répondit d'un ton sec.

— Nous sommes adulés par les électeurs, il n'y a pas de place pour tes caprices.

Frustrée et agacée par le mépris de son époux, Véronica menaça de partir, de le lâcher, et refusa catégoriquement de participer à cette mascarade.

Douglas rappela à Véronica leur accord et reprit vertement, lui faisant comprendre qu'elle n'était rien sans lui et qu'elle devait se conformer au protocole jusqu'aux élections et se taire. Mais Véronica répliqua que tout le monde savait qu'il irait seul à la Maison-Blanche s'il était élu, ou qu'il entraînerait sa maîtresse avec lui. Aaron, qui assistait à la dispute de ses parents, les observa avec désarroi. Il serra le bras de sa mère et lança un regard froid à son père. Douglas essaya de l'attendre en lui demandant de rester, mais Aaron se retourna brusquement et lui répondit d'un ton sévère.

— Pour quoi faire ? Tenir la chandelle ? Te donner bonne conscience en tant que père ? J'en ai plus qu'assez de votre théâtre, de vos disputes incessantes, de vos menaces et de votre égoïsme !

Aaron partit en colère, profondément déçu par ses parents. Il avait le sentiment d'être utilisé et de passer après leurs intérêts. La Maison-Blanche tant convoitée était en train de détruire sa famille, et cette soif de pouvoir avait changé Douglas pour le pire.

\*\*\*

Douglas était affalé dans sa loge, en train de siroter un verre de whisky, quand son conseiller Dennis Morgan, un jeune homme charmant aux dents blanches, lui fit remarquer que les comportements de sa femme et de son fils pourraient nuire à sa campagne

électorale. Agacé, Douglas demanda si cela avait vraiment un impact, mais Dennis rappela que son passé de coureur de jupons restait une préoccupation, en dehors des récentes accusations de harcèlement sexuel. Douglas rétorqua que sa vie privée ne concernait que lui et plaisanta sur sa nuit à venir avec April. Harvey, le garde du corps, entra dans la pièce et annonça qu'il était temps de partir. Malgré l'opposition des agents de sécurité, Douglas décida de saluer la foule qui l'attendait à l'extérieur. En effet, il était connu pour être tactile, une caractéristique qui avait souvent suscité des plaintes pour harcèlement sexuel. Après quelques minutes, le convoi du sénateur quitta les lieux, escorté par des voitures du secret service.





## Chapitre 3

La villa luxueuse de Douglas Barnes trônait sur la plage de Staten Island, enveloppée d'une clôture renforcée et surveillée par deux agents armés du Secret Service, une agence gouvernementale dépendant du département de la Sécurité intérieure des États-Unis. Après son rassemblement à New York, Barnes était revenu dans sa demeure immense, dotée de nombreuses salles de bains et de chambres spacieuses pouvant accueillir de nombreuses personnes. Les bibliothèques du salon contenaient des ouvrages célèbres et les murs étaient ornés de peintures, dont certaines de Kandinsky, telles que "Petits Plaisirs" et "Traits Noirs", achetées grâce au Guggenheim Museum de New York. Un magnifique piano à queue trônait dans la pièce, à côté d'un précieux vase de la dynastie Ming.

Douglas, confortablement installé sur une banquette dans sa chambre à coucher, portait un vieux tee-shirt des Chicago Bulls, son équipe de basket favorite, et savourait un whisky tout en lisant un journal qui parlait des primaires à New York. Pendant ce temps, son agent de sécurité, Harvey Smithfield, était posté sur la terrasse de la villa. Soudain, une jeune femme grande et fine, April Mendoza, au regard envoûtant et à l'allure

squelettique, gravit les quelques marches pour se présenter devant Harvey.

— Mademoiselle Mendoza, vous êtes en retard pour une fois, taquina Harvey.

— La circulation à cette heure-ci est un véritable cauchemar, répondit April en secouant la tête de gauche à droite, sa chevelure parfaitement coiffée ne bougeant pas d'un iota.

— Monsieur Barnes vous attend depuis plus d'une heure déjà et il est très ponctuel.

— Je sais comment me faire pardonner, Monsieur l'Agent de sécurité, riposta April en trémoussant son corps devant Harvey, qui resta totalement impassible face aux avances de la jeune femme.

Harvey entra dans la chambre de Douglas et l'informa de l'arrivée de son invitée. Douglas lui demanda de la faire entrer et lui ordonna de les laisser seuls.

— Cela ne respecte pas le protocole de sécurité, Monsieur, s'inquiéta Harvey.

— Je me fiche de ce fichu protocole, répondit Douglas, qui souhaitait passer une soirée tranquille avec son invitée.

Harvey acquiesça d'un signe de tête. Il fit entrer April, qui était vêtue d'un bustier au décolleté plongeant et d'une petite jupe en cuir. Elle s'empressa d'aller embrasser Douglas.

Après avoir vu Douglas à la télévision, elle était encore excitée. Elle le complimenta tout en caressant son corps. Ses mains parcoururent son torse avant de se poser délicatement sur son sexe. Douglas brûlait d'impatience à l'idée de la retrouver. Il la caressa avec passion, déchirant sauvagement son bustier pour

dévoiler sa poitrine énorme et siliconée. April s'extasia devant lui, sans remarquer qu'elle attirait également l'attention d'Harvey, qui se trouvait dans la pièce adjacente.

April et Douglas échangèrent un baiser fougueux. Douglas porta alors April à bout de bras et la plaqua contre le mur, ses fesses reposant sur une commode. D'une main, il défit sa jupe et passa l'autre entre ses cuisses. Elle ne portait pas de sous-vêtements. Les corps dénudés de Douglas et d'April ne firent qu'un.

Derrière la porte de la chambre, Harvey Smithfield écouta les ébats amoureux de son patron avec une fille. Les cris et les soupirs des deux amants éveillèrent chez Harvey un désir charnel. Soudain, un agent secret, Ethan Jensen, collègue d'Harvey, entra dans la pièce et le surprit en train de les espionner.

— Harvey, tu veux peut-être les rejoindre ? lança Ethan.

Gêné que son collègue l'ait vu, Harvey s'exclama :

— Qu'est-ce que tu fais là, Ethan ?

— Je faisais ma ronde et je t'ai aperçu à travers la vitre. Il est encore avec cette fille ? demanda Ethan.

— Barnes l'a appelée cet après-midi avant le meeting pour lui demander de venir, répondit Harvey, incertain de savoir quoi dire.

— Elle va lui faire perdre son investiture pour la Maison-Blanche, déclara Ethan.

Comprenant la gravité de la situation, Harvey ne sut que répondre. Avec Ethan, ils quittèrent le salon en passant par la terrasse. Les gémissements de Douglas Barnes et d'April Mendoza étaient audibles de l'intérieur comme de l'extérieur de la villa.

La fraîcheur de la nuit se fit sentir sur Staten Island et le bruit lointain des vagues de la mer qui s'échouaient sur la plage résonnaient. Dans la villa de Barnes, tout était éteint. April, dévêtue, dormit paisiblement sur le lit tandis que Douglas était assis à côté d'elle, la caressant doucement dans le dos. Il était pensif, obsédé par son ambition de devenir président des États-Unis et de diriger le pays. Il se leva pour se servir un verre de whisky et alluma un cigare. C'est alors qu'il entendit un bruit dans le salon.

— Smithfield ? Est-ce que c'est vous ? interrogea-t-il, inquiet.

Pas de réponse. Il posa son verre sur la table de nuit et se dirigea vers la porte de la chambre. Il l'ouvrit et jeta un coup d'œil dans le salon, sans allumer. Il avança prudemment dans l'obscurité, puis aperçut une ombre au loin.

— Qui est là ? Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

L'ombre s'approcha, vêtue de noir, une caméra sur le torse. Douglas recula, effrayé.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? cria-t-il. À l'aide, Smithfield ! Où êtes-vous ?

Douglas essaya de retourner dans sa chambre, mais le mystérieux individu sortit une arme à feu.

— Je vous conseille de rester là, Monsieur le Sénateur, ordonna le tueur d'une voix éraillée. Vous allez vous asseoir sagement sur la chaise et ne plus bouger.

— Je ne sais pas ce que vous voulez, bégaya Douglas, mais mes agents de sécurité vont arriver d'un moment à l'autre.

— Ils subiront le même sort que vous, avec une balle dans la tête.

Douglas ressentit une vague d'anxiété l'envahir. Il resta immobile, les yeux fixés sur le canon du pistolet que le tueur pointait sur lui. Ce dernier posa une feuille de papier sur la table et demanda à Douglas de la lire. Tremblant, Douglas parcourut la lettre, jetant des regards craintifs à son agresseur.

Douglas, au bord des sanglots, demanda :

— Vous voulez que je lise ceci ?"

Le tueur, approchant son pistolet, hurla :

— Vous n'avez pas le choix !

Douglas prit la feuille et, en bafouillant, commença à la lire.

— Moi, Douglas Barnes... je reconnais mes fautes et mes péchés. Ma vie est une énorme erreur et tout le mal que j'ai pu faire sera puni. Mes silences du passé sont impardonnables et, pour mes victimes, j'accepte cette condamnation et cette peine sans jugement. Je répondrai de mes actes devant Dieu.

Le tueur posa son pistolet sur la tête de Douglas, qui tremblait de la tête aux pieds. Après quelques instants de silence, Douglas supplia le tueur de le laisser en vie, mais un bruit sourd retentit dans la maison. La cervelle de Douglas explosa et le sang éclaboussa les murs adjacents. Les coups de feu réveillèrent April Mendoza, qui se leva et entra dans le salon. Elle vit le corps sans vie de Douglas et des morceaux de chair éparpillés dans la pièce. Terrorisée, elle se mit à hurler et aperçut l'assassin. Il lui tira deux fois dessus, la blessant à l'abdomen et à la poitrine. April s'effondra aux côtés de Douglas. Le meurtrier resta prostré devant les deux corps, puis se pencha vers Douglas et trempa ses doigts

dans le sang qui avait coulé de son crâne. Sur le mur, il écrivit le symbole hashtag suivi du chiffre zéro. Des bruits de pas se firent entendre : c'étaient les agents secrets qui se dirigeaient vers la pièce. L'assassin sortit par la porte-fenêtre du salon qui donnait directement sur le ponton menant à la plage.

\*\*\*

En pénétrant dans la pièce, Harvey Smithfield découvrit en premier les deux corps sur le sol. Il avait emprunté le passage secret menant aux cuisines et à la pièce de surveillance des agents de sécurité. Visiblement bouleversé, il émit un appel radio en criant :

— Code trois ! Nous avons un code trois ! Envoyez des renforts sur Staten Island !

D'autres agents arrivèrent rapidement sur les lieux et constatèrent l'étendue du drame. Harvey s'éloigna sur la terrasse pour vomir. Les agents reçurent l'ordre de se rendre sur la plage où un individu suspect avait été identifié. Une voiture de police arriva en trombe sur la plage, les sirènes hurlantes. Un homme vêtu de sombre se mit alors à courir. La voiture s'arrêta brusquement devant lui et les policiers sortirent en pointant leurs armes sur l'individu qui tenta de s'enfuir. Les agents de sécurité mirent en œuvre leur intercepteur et le menacèrent avec leurs pistolets. L'homme, âgé d'une quarantaine d'années, se mit à genoux, les mains derrière la tête. Il répondit aux questions des officiers de police et se présenta comme Patrick J. Shepherd. Il expliqua qu'il marchait simplement sur la plage et qu'il avait pris peur lorsqu'il avait été poursuivi par la police.

Les policiers découvrirent alors qu'il était recherché pour plusieurs meurtres.

Après la mort de son patron, Harvey était très ému et s'adressa à Patrick avec colère :

— Pourquoi avez-vous assassiné le sénateur Barnes ?

Patrick sourit en coin et répondit d'un ton ironique :

— Tuer le futur Président ? Quelle idée farfelue !

Harvey, agacé par cet individu, essaya de garder son calme et l'interrogea sur l'arme, voulant savoir ce qu'il en avait fait. Mais Patrick nia toujours son implication dans le meurtre, prenant tout cela à la légère.

— Vous devrez expliquer votre présence tardive sur cette plage si près de la propriété des Barnes, déclara Harvey.

Un policier saisit Shepherd par le bras et lui lut ses droits :

— Vous avez le droit de garder le silence. Si vous choisissez de renoncer à ce droit, tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous. Vous avez également le droit d'avoir un avocat présent lors de votre interrogatoire. Si vous ne pouvez pas vous permettre d'en engager un, un avocat commis d'office vous sera accordé par la cour. Si vous décidez de parler à un officier de police, vous avez le droit de mettre fin à l'interrogatoire à tout moment. Avez-vous compris ?

Patrick acquiesça et choisit de garder le silence. Les deux policiers emmenèrent Shepherd, sous les yeux d'Harvey et d'Ethan qui retournèrent à la villa.





## Chapitre 4

La plage de Staten Island fut envahie par la police et les journalistes. Le meurtre de Douglas Barnes fit la une de tous les médias et tous les programmes de télévision furent suspendus pour laisser la place aux journalistes relatant cette affaire en direct.

La voiture banalisée du Lieutenant Alexander Grayson arriva à la hauteur de la villa. Il peina à se frayer un chemin entre les journalistes couvrant l'événement et les policiers qui sécurisaient le périmètre. Alexander fut accueilli par le capitaine de police, Larry Forster, vêtu d'un costume sombre où était accroché son insigne de police.

— Ah, Grayson ! Vous êtes enfin là, dit le capitaine Forster. Je suis désolé de vous avoir sorti du lit en pleine nuit.

— Ne vous excusez pas, Capitaine. Je suis juste surpris qu'il y ait autant de policiers sur la plage.

— Le candidat à la Maison-Blanche vient d'être abattu chez lui d'une balle en pleine tête, expliqua Forster. Tous les journalistes sont sur le coup. On doit faire attention à nos déclarations. J'ai demandé à nos hommes de tenir la presse à l'écart des lieux du crime.

Alexander savait bien que cette affaire n'était pas comme les autres. Le secrétaire d'État à la justice

harcelait le capitaine Forster au téléphone pour faire toute la lumière sur ce meurtre.

— Une fille était avec la victime, si j'ai bien compris votre message, Capitaine, interrogea Alexander.

— Oui. Elle s'appelle April Mendoza, c'est une call-girl. Elle s'est pris deux balles en pleine poitrine. Elle a été transportée à l'hôpital dans un état grave.

— Où se trouvaient les agents censés protéger Barnes ? demanda Alexander, dubitatif.

— Nous sommes en train de les interroger à ce sujet justement. Il était protégé par le secret service. À vous de faire la lumière là-dessus.

— Le tueur a eu le temps d'abattre Barnes, de blesser sa copine et de se sauver.

Alexander se questionna sur la présence de cette dénommée April, la trentaine, qui avait été retrouvée avec Douglas. La police scientifique avait retrouvé des traces de sperme sur les draps : ils avaient donc eu le temps de batifoler avant de se faire agresser.

Alexander pénétra dans le salon où les agents de la police scientifique avaient déjà commencé leurs investigations. Il parcourut la pièce du regard et remarqua les nombreux objets de valeurs. Sur le piano, des traces de sang furent relevées. Le corps de Barnes était étendu à ses pieds. Un drap blanc le recouvrait. Du sang jonchait le sol et les murs. Harvey Smithfield se dirigea vers Alexander et se présenta :

— Smithfield, agent chargé de la sécurité personnelle du sénateur Barnes.

Alexander interrogea Harvey sur son absence et sur le déroulement de la soirée. Harvey raconta qu'ils étaient à leur poste de sécurité quand ils entendirent des coups de feu, qu'ils intervinrent et trouvèrent le

sénateur Barnes et son amie étendus sur le sol, qu'ils avaient d'abord cru qu'ils étaient tous les deux morts. Alexander demanda comment l'assassin avait eu le temps d'abattre deux personnes avant leur intervention, mais Harvey acquiesça simplement de la tête sans répondre. Alexander était perplexe face aux dires de l'agent de sécurité. Il s'approcha du corps, se pencha, souleva le drap qui recouvrait le cadavre du sénateur et constata le trou béant dans le crâne de Barnes. Après avoir réfléchi un moment, Alexander se releva et revint vers l'agent Smithfield.

— Dites-moi... Où se trouve votre PC de sécurité ?

— Il est de l'autre côté de la villa, au sous-sol.

— Trois balles ont été tirées vraisemblablement. Une pour le sénateur et deux pour April Mendoza. Vous avez bien entendu les coups de feu ? Vous me le confirmez, Agent Smithfield ?

— La villa est grande. De plus, le sénateur avait souhaité rester seul avec son amie.

— Vous n'êtes pas très convaincant, Agent Smithfield.

Quelque peu désabusé, Harvey Smithfield ne dit plus rien. Ruben Cruz, un technicien de la police scientifique, s'approcha d'Alexander et lui tendit une lettre enfermée dans une enveloppe transparente.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Alexander.

— Lieutenant... C'est une lettre que le tueur a certainement fait lire à sa victime avant de lui exploser la tête, déclara Ruben.

— Hashtag zéro... C'est là que tout commence !

— Vous n'avez pas vu le mur ? interrogea Ruben.

— Non, je n'ai pas fait attention.

Alexander regarda vers la bibliothèque et observa la marque laissée au mur. Il demanda à Ruben si le symbole avait été écrit avec le sang de la victime, mais Ruben ne put l'affirmer. Mieux valait attendre les résultats des analyses ADN. Alexander sortit de la maison et alla à la rencontre d'une femme qui se trouvait à l'extérieur. Elle discutait avec le capitaine. Alexander semblait la connaître et entama la conversation :

— Madame la Procureure... Vous êtes venue en personne sur une scène de crime. C'est quelque peu surprenant.

— Lieutenant Grayson, n'avez-vous pas encore mesuré l'impact de cette affaire ? rétorqua la procureure.

Alexander esqua un sourire. Il connaissait bien la procureure Olivia Estevez. Elle dirigeait les affaires criminelles de son district et, depuis qu'elle était en poste, elle avait déjà fait condamner des dizaines de malfaiteurs. Cette enquête était une aubaine pour elle. Son rêve était de devenir procureur général et, pour cela, il fallait qu'elle soit élue par la population américaine qui serait influencée par ses résultats. Olivia et Alexander s'interrogèrent sur le crime en lui-même.

Trois coups de feu retentirent et les agents de sécurité mirent un certain temps avant d'intervenir. Alexander interrogea la procureure :

— Pourquoi ont-ils mis autant de temps ?

— La distance entre le poste de sécurité et le salon pourrait en être la raison, suggéra Olivia. D'après les informations que j'ai, Barnes avait modifié, il y a quelques semaines seulement, le lieu où les agents étaient en position.

Alexander se demanda pourquoi ce changement et chercha à savoir où ils étaient auparavant. D'après les déclarations des agents, ils étaient en dessous du salon et pouvaient remonter par la bibliothèque pour sortir.

— Il faut qu'on approfondisse cela, expliqua la procureure.

— Et vous avez lu cette lettre laissée par le bourreau ? demanda Alexander.

— Croyez-vous que nous ayons affaire à un tueur en série ?

— Une lettre qui lui reproche ses actes et, puis, ce symbole au mur, écrit certainement avec le sang de la victime. Tout cela me semble étrange, mais je ne pense cependant pas qu'il s'agisse d'un tueur en série.

— Quels actes peut-il reprocher à Douglas Barnes ? s'étonna Olivia.

Alors qu'ils discutaient, le capitaine Forster s'approcha d'eux, affolé. Il leur apprit que la vidéo du meurtre du sénateur Barnes était diffusée sur YouTube. Olivia Estevez et Alexander Grayson restèrent sans voix. L'assassin avait filmé son crime et l'avait mis en ligne. Alexander se demanda alors à quelle sorte de tueur ils avaient affaire. Un sadique ? Un voyeur ? Avait-il besoin de reconnaissance en diffusant son crime ? Tant de questions se posaient dans cette affaire qui risquait d'être plus complexe que ce qu'il craignait.

Alexander retourna dans le salon où le corps de Douglas Barnes allait être emmené par la police scientifique. Il serait autopsié à l'institut médico-légal. Le lieutenant se posait une multitude de questions concernant cet assassinat.

La procureure Estevez s'approcha alors de lui et l'informa qu'un suspect avait été arrêté quelques

minutes seulement après l'assassinat, qu'il était un homme recherché pour meurtres, qu'il était bien connu des services et qu'il agissait sous contrat. Alexander ne dit rien, mais réfléchit longuement à ce qui avait pu se passer. Il essaya d'imaginer le déroulement des meurtres.

## Chapitre 5

Édition spéciale. CNN, la chaîne d'informations en continu, était en effervescence. Elle avait ouvert son journal avec la diffusion de la vidéo des dernières minutes du sénateur Barnes. Le présentateur vedette de la chaîne, aux dents blanches, au visage lifté et aux cheveux bien coiffés, avait expliqué que certaines scènes avaient évidemment été coupées au montage pour ne pas heurter la sensibilité des jeunes spectateurs. La mort en direct, ou comment faire du sensationnel. Le présentateur de CNN avait précisé que l'assassin devait avoir sur sa poitrine un dispositif pour pouvoir filmer son acte. Il s'agissait d'un crime préparé et le meurtrier montrait des signes pertinents du voyeurisme et du sadisme. Plus de dix mille vues avaient été enregistrées en peu de temps avant que les responsables du site internet ne décident de retirer la vidéo. Toutes les directions de presse, les éditorialistes étaient sur les charbons ardents. Qui avait pu assassiner le quasi futur président des États-Unis d'Amérique ? Et surtout pourquoi ? Les journalistes s'interrogeaient aussi sur la présence de cette fille prénommée April et qui avait été grièvement blessée lors de cette agression.

\*\*\*

À New York, le Parti républicain disposait d'une antenne locale où une cellule de crise avait été créée. Walter Dietrich, le secrétaire général, accompagné du secrétaire à la justice, Carter Levinson, s'exprima en direct depuis la salle de presse. Des membres du comité de soutien de Douglas Barnes, tels que Dennis Morgan, étaient présents à leurs côtés. Le secrétaire général présenta ses condoléances au nom du peuple américain à la famille Barnes et promit que la justice ferait tout son possible pour retrouver l'auteur de ce meurtre. Les journalistes notaient cela inlassablement dans leurs carnets. Dennis Morgan prit ensuite la parole. Son visage était rempli de tristesse, et il reprit son souffle avant de prononcer quelques mots.

— Mes chers concitoyens. L'assassinat de notre candidat, mais avant tout de notre ami, Douglas Barnes, est une véritable abomination pour notre parti et notre pays. Nous devons affronter cette épreuve. Douglas Barnes représentait le renouveau de notre pays. Il était prêt à relever les défis qui l'attendaient. La Maison Blanche, le Bureau ovale, étaient à notre portée. Est-ce un crime politique ? Si tel était le cas, nous serions face à un véritable dilemme. Qui peut revendiquer le droit de tuer pour empêcher un homme d'accéder au pouvoir ? Nous combattons nos adversaires par les urnes, par les votes de l'électorat. Le Parti républicain se réunira dans les prochains jours pour fournir plus d'informations à ce sujet, mais je peux déjà vous assurer que nous soutiendrons le sénateur Irwin Mackensie.

À la suite de son discours, Dennis Morgan fut acclamé par les partisans et les supporters scandant le



nom de Mackensie. Il descendit du podium et le lieutenant Carlos Matheson s'approcha de lui.

— Excellent discours, M. Morgan, dit Carlos en présentant son badge. Je suis le lieutenant Matheson de la police criminelle de New York.

— Vous enquêtez sur le meurtre de Douglas ? demanda Dennis.

— Oui, c'est exact. Étiez-vous avec lui hier soir au rassemblement ?

— Tout à fait, Lieutenant. Nous sommes à quelques semaines de l'investiture républicaine et Douglas était largement donné vainqueur devant Irwin Mackensie.

— Pensez-vous que cela pourrait être un assassinat politique ? demanda Carlos.

— Pour être honnête, je ne pense pas. Mais encore une fois, tout est possible, répondit Dennis, l'air désabusé.

— M. Barnes était avec une jeune femme quand il a été tué. Apparemment, ce n'était pas sa femme, souligna Carlos.

— Je peux le confirmer. C'était probablement April Mendoza, une call-girl. Mais elle n'était pas présente au rassemblement.

— Douglas Barnes avait-il des ennemis, M. Morgan ?

— Des ennemis ? Bien sûr, à chaque tournant. C'était un politicien engagé avec ses propres idées et projets. Il s'attirait les foudres de ses adversaires mais aussi de l'électorat.

Dennis Morgan prit congé du lieutenant Matheson. Il rejoignit le staff du Parti républicain. Tous donnaient l'impression que la page Barnes était déjà tournée. Il fallait se concentrer sur la suite des primaires afin d'assurer l'investiture du candidat Mackensie.